Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 9 (1933-1934)

Heft: 6

Artikel: Le tir de l'armée suisse

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-705804

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le roi ordonne aux Suisses de déposer à l'instant leurs armes et de se retirer dans leurs casernes.

On ne pouvait mieux jeter ces hommes à la mort!

*

Après la Monarchie, Napoléon possèdera également des régiments suisses, dans ses armées. Il les emploiera sur tous les champs de bataille de l'Europe: en Espagne, en Prusse, en Autriche, en Russie... En Russie surtout, dans cette sombre campagne où il perdra la confiance qu'il avait en son étoile. A la bataille de Polotzk la division suisse se fait remarquer par son sang-froid et sa bravoure. A Smolensk, elle résiste aux charges impétueuses de la cavalerie russe.

A la Bérésina, couverte de glace, mourant de faim dans la forêt de Stachow, elle protège la retraite lamentable de la Grande Armée. Son agonie durera jusqu'à ce que le dernier homme eût franchi les ponts. Ce fut atroce.

Ce fut magnifique... Et dans la profonde forêt russe on l'entendait chanter, pour se donner du courage, ce triste refrain:

Notre vie est un voyage.
Dans l'hiver et dans la nuit,
Nous cherchons notre passage
Dans un ciel où rien ne luit.

Maintenant tout ce feu est éteint... Les soldats suisses, avec la frêle musique de leurs tambours et de leurs fifres, ont achevé leur parade. Ce ne sont plus que de grandes ombres héroïques qui s'éloignent, chaque jour, de la mémoire des hommes. Leurs actions sont oubliées. Leurs uniformes sont dans des musées. Leurs drapeaux sont couverts de poussière... Seules, devant le Vatican, quelques sentinelles des cantons catholiques, dans un uniforme dessiné par Raphaël, montent la garde et veillent encore sur le Saint-Père. C'est tout ce qui reste de tant de gloire et de belle vaillance. Les Suisses ont terminé leur aventure. Ils se sont retranchés, pour toujours, derrière la crête de leurs montagnes.

Le tir de l'armée suisse

La «Gazette des Carabiniers», récemment, s'est faite l'interprête d'un souci que voici:

Comment améliorer encore les capacités de tir de l'armée suisse?

Pour moi cette capacité de tir est suffisante, en voici l'une des preuves: nous avons eu cet été à Genève les Journées suisses de sous-officiers, environ 3500 sont venus présenter leur adresse et leurs forces dans les divers concours qu'exige l'organisation d'une armée. Combien, à part ceux-là, n'ont pu venir, empêchés par la distance, le temps disponible, le travail journalier ou le prix de transport des C. F. F., combien de résultats merveilleux aurait-on trouvés encore parmi ceux-là?

Le tir naturellement, au fusil et au pistolet, était l'un des grands attraits des concours. Or au tir de sections, parlons du fusil, chaque homme devait tirer dix balles à 300 mètres sur une petite silhouette représentant le buste d'un soldat à l'uniforme inconnu. Ce buste comportait, à son intérieur, les divisions 8, 9 et 10. Pour mon compte, avec mes dix balles, j'atteignis le total de 94 points: aucune balle à l'extérieur. Or devinez quel fut mon rang? Vous allez penser le 4me au 5me. Non je fus le 45me! Mais ce que je dois vous dire encore, c'est que le 500e rang avait encore un total qui voisinait 90 points! Combien d'ex-aequo?

Permettez de vous dire que si les sous-officiers suisses possèdent ce talent, combien de soldats leur sont semblables? N'en sont-ils pas le miroir?

Mais pour faire entendre le son des deux cloches, je vais supposer un instant seulement que cette capacité de tir de nos troupes est encore insuffisante. Alors commençons par le commencement afin de l'améliorer: il y a environ 30 ans, nous avions un fusil remarquable, il y a 20 ans l'armée suisse en reçut un nouveau, plus remarquable encore; puis d'ici quelques mois elle en sera dotée d'un plus pratique encore. Les munitions constamment consommées et constamment renouvelées sont tout simplement merveilleuses. Quant à l'homme qui détient ce fusil, il est calme, sain et vigoureux. Il ne reste donc qu'à faire usage de ces qualités. Puis donnons deux fusils à chaque homme. C'est fait: n'existent-ils pas en réserve dans nos arsenaux? Mieux encore: donnons deux canons à chaque fusil; l'un, le vrai, pour tirer à 300 mètres, pouvant se visser et dévisser sans difficulté, l'autre, plus court, mais de même poids, pouvant s'adapter avec la même facilité, mais d'un calibre de 6 mm tirant à 50 ou 60 m la balle «22 long» que conditionne admirablement notre fabrique fédérale de munitions.

Vous allez me dire: 200,000 canons de fusil supplémentaires à fr. 30.— = fr. 6,000,000.— de dépense extraordinaire, alors que notre budget fédéral est mal en point. Cependant voyez-vous nos gaillards avec ce joujou et cette petite cartouche si précise et à bon marché. Plus besoin de courir au stand, loin de la ville ou du village. On tirerait à côté du jeu de quilles, au jardin, chez soi, le samedi, le dimanche, partout, toujours et quand même; on tirerait à 15 comme à 60 ans.

Les commissions de tir donneraient des autorisations, moyennant des mesures de précautions minimes, donneraient même gratuitement des plans de semblables installations, simples et pratiques. Enfin, comme toujours, tout le peuple suisse tirerait, et puisque chez nous, c'est le peuple qui est l'armée, l'armée tirerait bien.

Non, ce n'est pas possible, me direz-vous. Alors simplifions encore: mettons à disposition, dans chaque école de recrues et cours de répétition, autant de fusils à petite munition qu'il y a d'hommes dans une section, afin que chaque matin et chaque soir chaque homme puisse s'entraîner, se familiariser avec son tir qu'il ferait comme toute autre chose.

Va-t-on peut-être m'objecter que le tir à 50 m n'est pas celui de 200 ou 300 m? Mais je puis, par expérience, répondre et prétendre que ce tir à courte distance est la vraie école des trois positions, qu'il oblige à une telle précision, que certainement il constitue un entraînement remarquable pour toutes les distances.

Donnez à chaque compagnie, mieux encore à chaque section un moniteur de tir aussi capable dans la partie administrative et la technique que dans l'art du tir même, tel que l'a décrit récemment la «Gazette des Carabiniers»: alors la capacité de tir de l'armée suisse atteindra son maximum. Ce maximum fut atteint déjà dans les années 1900 à 1910 avec l'ancien fusil lorsqu'on nous faisait cultiver les positions debout et à genoux, spécialement cette dernière; au feu de 10 balles en moins d'une minute, à 300 m sur buste, les résultats de 8, 9 et 10 touchés n'étaient pas rares; certaines compagnies d'infanterie atteignaient des résultats extraordinaires.

J'aurais d'autres détails à donner concernant l'amélioration du tir, mais je ne voudrais pas les étaler à la publicité, de crainte de me faire tirer les oreilles, ce qui fut le cas en 1908 où j'avais été chargé, durant trois ou quatre ans, de collaborer à l'instruction des moniteurs de tir. Un jour de théorie, dans un moment d'enthou-

siasme, je m'étais écrié: l'infanterie suisse est l'inverse des armées étrangères, elle est unique au monde, car plus l'on descend parmi les grades, mieux l'on tire! Il y eut des protestations, et le soir, je dus monter au rapport du colonel, un officier de tir distingué, qui du regard me toisa, fronça les sourcils, puis sourit en me serrant la main avec cette sentence: il est parfois des vérités dont il faut polir la façon de les dire!

Je dois aujourd'hui faire avec plaisir une réhabilition d'honneur: depuis vingt ans le tir s'est grandement amélioré parmi nos officiers. J'ai pu le constater à bien des occasions. A Genève encore, aux récents concours des sous-officiers, de nombreux officiers faisaient partie de l'association le démontrèrent.

Je veux le répéter comme conclusion: l'armée suisse est unique au monde. On ne peut rien préjuger; mais ses capacités de tir, si malheureusement il fallait en faire la démonstration, seraient d'autant plus terribles, qu'elles sont inconnues. La cause en est au fusil à domicile, à une éducation au tir conservée de génération en génération et à une instruction dans cet art constante, variée et soignée. *L. D.*

(« Gazette des Carabiniers. »)

Méthode d'instruction

Le contrôle individuel dans les Cours de répétition (Suite)

Pendant ce temps, que fait la troupe au cantonnement? Les bons soldats, qui ont satisfait au premier contrôle et ceux qui ne se sont pas encore présentés, continuent les travaux de cantonnements et mettent leur paquetage en ordre. Quelques-uns des bons sont aussi occupés à aider ceux qu'on a renvoyés comme insuffisants. Ces derniers se préparent pour le prochain contrôle. Ils le font seuls, non pas par groupe, mais demandent l'appui du sous-officier ou d'un de leurs camarades. Ceux qui n'ont plus rien à faire, se préparent pour l'après-midi. On leur indique les exercices qui seront contrôlés ultérieurement. A proximité immédiate du cantonnement se trouvent les différentes armes et engins, soit fusils-mitrailleurs, mitrailleuses, appareils de téléphone, appareils de pointage, voire même canons, etc. Pour les fusiliers on aura préparé des cibles. Les hommes s'exercent là et reprennent contact avec les armes et instruments qu'ils n'ont plus eu l'occasion de manipuler depuis leur dernier service. Les conducteurs s'exercent à harnacher leurs chevaux ou mulets. Des règlements sont mis à disposition pour que les hommes puissent revoir certains détails qu'ils ont peut-être oubliés. Tout ce travail doit se faire d'une façon — on pourrait dire — volontaire! A une époque où l'homme au combat est livré à lui-même, il ne peut être question de le surveiller comme un enfant. Ceux qui croient pouvoir profiter de la liberté pour ne rien faire, s'en ressentiront lors de l'examen. Dans tous ces travaux, les camarades s'entr'aident. L'un lit, par exemple, le règlement pendant que d'autres exécutent les exercices.

Quel est le rôle du sous-officier resté au cantonnement? Il faut surtout éviter qu'il ne se comporte en « bonne d'enfants ». Sa première tâche, c'est d'*organiser le travail* de manière que chacun soit occupé. Les hommes qui ont subi le contrôle avec succès et qui ont fini leur paquetage s'adressent à lui. Ou il leur donnera des travaux de cantonnement à faire, ou il les enverra aux armes et instruments pour s'instruire. Les fusiliers qui n'ont pas d'arme automatique exercent la charge, le pointage contre une cible ou peuvent même être initiés aux secrets du fusil-mitrailleur. Le sous-officier se tiendra en outre à disposition de ceux qui lui demandent conseil, soit pour leur paquetage, soit pour les préparer au contrôle individuel, soit pour le travail aux armes et aux appareils.

L'après-midi, c'est le *travail technique* qui est inspecté. Les hommes viennent de nouveau un par un, mais on peut raccourcir les intervalles.

Ce contrôle varie selon l'arme. Les fusiliers montreront par exemple la charge, exécuteront un bond et tireront contre un but qu'on leur indique en mettant la hausse à la distance qu'ils estiment. Les fusiliers-mitrailleurs et les mitrailleurs manieront leur arme, la mettront en position ou la démonteront. Les canonniers font du pointage ou travaillent à la pièce. Les téléphonistes travaillent avec les appareils, transmettent des dépêches et servent les centrales. Les conducteurs harnachent leurs chevaux. Pour ce genre de contrôle, les programmes de concours des sociétés de sous-officiers peuvent servir de modèle. On procèdera de la même façon que durant la matinée, mais il n'est peut-être pas nécessaire que le commandant d'unité voie de nouveau personnellement tous les hommes. Si le contrôle du matin a été fait avec la rigueur nécessaire, il est certain que celui de l'après-midi ira beaucoup plus vite, parce que les hommes ont déjà senti qu'on demande un travail précis et leur attention est déjà éveillée.

La fin de cette journée de contrôle individuel est marquée par une inspection minutieuse des cantonnements et des paquetages. Dans le cas où l'unité n'atteint son cantonnement que le deuxième jour vers midi, on renvoie une partie du travail, soit l'examen technique, au lendemain.

Après cette énergique reprise en main, l'unité est prête pour l'instruction du combat. Tous les autres jours de la semaine, en tant qu'ils ne sont pas occupés par des exercices de tir, doivent servir uniquement à ce but, excepté pour les troupes de transmission qui auront peut-être encore à reprendre certains détails de leur service technique. Il serait donc non seulement inutile, mais tout à fait faux de vouloir reprendre tous les jours ce contrôle individuel, ou de prévoir d'autres séances d'instruction individuelle, et cela même après le retour de la troupe d'un exercice. Cela transformerait un procédé efficace et de haute valeur en une chicane fâcheuse. L'esprit de la troupe en souffrirait certainement. Mais, d'autre part, il est évident qu'il faut maintenir, et cela justement pendant les exercices en campagne, les exigences du premier jour. L'homme qui doit s'annoncer à un chef pour faire un rapport, et cela même en pleines manœuvres de division, doit se présenter dans la même bonne tenue, doit se mettre au garde-à-vous aussi énergiquement et aussi correctement que s'il s'agissait de nouveau du fameux contrôle individuel. Et que le chef ne s'excuse pas en prétendant que, dans de pareilles circonstances, on n'a pas le temps de contrôler. Il suffit de dire à un homme qui se laisse aller: « Vous savez bien que je n'accepte pas une pareille position » ou « Parlez d'une façon claire et énergique, comme vous l'avez appris » et l'homme réagira tout de suite. C'est de cette manière que le chef inculque à ses hommes les trois commandements du soldat:

1° En service, tu ne dois jamais te laisser aller;
2° En service, tu dois concentrer toute ton attention sur ta tâche;
3° En service, tu dois toujours faire de ton mieux.

Une troupe, éduquée d'après ces principes, aura de magnifiques résultats dans son travail, quel qu'il soit. Son instruction pour le combat en sera grandement fa-